



# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 14 – janvier 2010

*Nouveaux médias et dynamiques des langues dans l'espace francophone*

Numéro dirigé par Papa Alioune Ndao & Abou Bakry Kébé

## SOMMAIRE

Papa Alioune Ndao & Abou Bakry Kébé : *Présentation*

Camille Roger Abolou : *Langues, dynamiques des médias audiovisuels et aménagement médiato-linguistique en Afrique francophone*

Papa Alioune Ndao & Abou Bakry Kébé : *Langues et médias au Sénégal : une expérience de normalisation langagière par les journalistes des radios privées. Enjeux et limites*

Papa Alioune Sow : *Normes et discursivités. Le « parler jeune » dans les émissions radiophoniques*

Nataša Raschi : *La variation du français à travers l'analyse des quotidiens burkinabè*

Ferdinand Njoh Komé : *Les interlectes de la francophonie camerounaise à la une des journaux*

Germain Eba'a : *Regards sur les pratiques et usages linguistiques des Camerounais sur Internet*

Kristin Vold Lexander : *Le wolof et la communication personnelle médiatisée par Internet à Dakar*

Gudrun Ledegen & Jacky Simonin : *Médias et pratiques langagières à La Réunion : accélérateur sociolinguistique et diglossie en sourdine*

**LANGUES ET MEDIAS AU SENEGAL.  
UNE EXPERIENCE DE NORMALISATION LANGAGIERE  
PAR LES JOURNALISTES DES RADIOS PRIVEES.  
ENJEUX ET LIMITES**

**Papa Alioune NDAO**  
**Université Cheikh Anta Diop – Dakar**

**Abou Bakry Kébé**  
**Laboratoire LIDIFra EA 4087 – Université de Rouen**

## **Introduction**

Les dialectologues, pour mettre au point les bornes qui permettent de délimiter les dialectes composant les langues (lignes isoglosses), s'appuient sur un certain nombre d'hypothèses parmi lesquelles celle de l'enquête représentatif du parler décrit. La référence anglo-saxonne par exemple la situe dans l'acronyme NORM, identifiant le syntagme « Non educated Old Rural Male ». L'idée s'articule autour de la croyance en un locuteur auditeur, informateur idéal, porteur d'un état ancien de langue qui serait un praticien monolingue de son dialecte, non marqué par la variante standard de celui-ci.

On va donc pour ce faire le chercher dans la campagne reculée, et dans la catégorie des hommes.

Cette représentation du dialecte déborde naturellement de ses limites théoriques aussi bien que méthodologiques lorsqu'elle est adoptée pour être appliquée à une langue loin d'être unifiée, pluridialectale, et dont les références dialectales mettent en évidence une praxis diffuse où les variables s'entremêlent dans un continuum de formes lexicales, phonologiques et morphosyntaxiques comprises entre six ou sept variétés<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Les différents travaux qui font référence au fractionnement dialectal du wolof indiquent globalement six variantes de cette langue :

- Le parler du Cayor et du Baol qu'on regroupe en une seule variété dialectale ; d'autres linguistes les maintiennent séparés.
- Le parler du waalo.
- Le parler du djolof.

Retenons simplement qu'elle reste une représentation dominante dans certains milieux descriptivistes et renforce vigoureusement le point de vue de l'opinion publique dont l'imaginaire linguistique est fortement teinté de purisme.

Les différentes enquêtes sociolinguistiques portant précisément sur l'épilinguistique montrent que les locuteurs sénégalais ne font pas exception à la règle évoquée. En effet les allusions à la langue pure, idéale notent indéfiniment la référence diatopique de la ruralité, opposée à celle de l'espace urbain lieu de « déperdition » ou « d'abâtardissement » linguistique (Thiam, 1990 ; Ndao, 1990). Et cette même ruralité circonscrit un lieu idéal parmi les lieux ruraux idéaux, une *prima lingua*, qui serait, pour le wolof, le parler mythique du Djolof, du Cayoor ou du Baol, en somme les réceptacles originels des parlers wolof. Le rapport emblématique au binôme originel/original se trouve confirmé par le fait que chaque locuteur qui signale son identification à tel dialecte le considère par la même occasion comme le référent linguistique authentique, idéal.

Dans le même ordre d'idée, la révolution médiatique qui s'est soldée par le boom des radios dites libres ou privées a eu tendance à renforcer la position hégémonique du wolof utilisé dans les différents programmes des rédactions, à l'exclusion des autres langues nationales (Kébé, 2007). La situation de colinguisme wolof/français ainsi créée dans l'espace médiatique a entraîné un besoin impérieux de normativité, observable chez les journalistes et parfois, par effet d'entraînement, chez les auditeurs invités à l'antenne. En l'absence de toute référence à une autorité en matière de langue, le volontarisme des professionnels des médias est à l'origine d'une « revitalisation » linguistique se confondant avec une entreprise de création, d'innovation et de recomposition, qui touche plus particulièrement le domaine lexical du wolof.

Le propos de cet article est d'apporter quelques éléments de réflexion sur la base d'un corpus permettant d'illustrer ces différentes tendances et de montrer les effets et limites des stratégies mises en œuvre dans ce processus de normalisation informelle d'une langue, limites définies essentiellement par le contexte sociolinguistique d'émergence de cette entreprise terminologique.

## L'emprunt en question

Un des premiers soucis des rédactions est d'arriver à présenter une image valorisante, positive, et donc pure du wolof pour les radios libres. Le champ politique permet d'illustrer ce phénomène. Le Sénégal, comme la plupart des Etats francophones, a hérité des institutions républicaines françaises. Les langues locales ont donc naturellement fait appel aux termes français à chaque fois que référence est faite à des notions en rapport avec ces réalités institutionnelles dans la mesure où ces langues n'étaient pas préparées à l'expression de celles-ci à cause du compartimentage des rôles en situation de diglossie (Fishman, 1971 ;

- 
- Le parler de Dakar dont la spécificité diatopique autorise à l'identifier au parler des grandes villes du Sénégal, des régions à dominante wolophone (Thies, Kaolack, St Louis).
  - Le parler du Saloum, influencé par le mandingue et le serere (on rencontre l'appellation faana faana ou biti biti).
  - Le parler lébou, qui constitue selon Sauvageot (1965) ce qu'on croit être la forme historique du wolof. C'est également le parler dont le degré d'intercompréhension est le moins élevé ; c'est la variété la plus éloignée des autres dialectes. Ce parler constitue le moyen de communication dit grégaire, strictement circonscrit dans les villages côtiers de la région du Cap Vert.
  - Enfin on ne saurait passer sous silence le parler gambien, que certains linguistes ont décrit comme structure dialectalement pertinente (Ndié, 1982) et que d'autres rangent dans la catégorie du diatopique urbain, fortement influencé par l'anglais, à l'image du parler dakarois, cité plus haut, également marqué par le contact avec le français.

Ndao, 1990). Le caractère progressivement instable de cette diglossie s'est traduit par la revendication de nouveaux espaces discursifs de la part de ces langues locales. Pour elles, en plus de la communication informelle il s'agit de dire toutes choses jusqu'ici dévolues au français langue officielle. Les locuteurs journalistes vont initier un modèle de comportement langagier qui consiste à réduire au minimum le recours à des lexèmes ou à des syntagmes ayant une apparence formelle française. On distingue dans cette direction trois principaux procédés :

- l'intégration phonologique des mots empruntés au français,
- le recours à l'analogie pour le vocabulaire de certains champs (réactivation),
- l'initiative de la néologie lexicale.

Nous passerons en revue ces différentes stratégies d'adaptation d'une langue à un nouveau statut (bien que non officiel), statut qui implique un certain nombre d'actions ou de réactions sur le corpus de la langue.

Nos observations découlent d'un premier examen de textes oraux produits par des journalistes impliqués dans l'aventure des radios libres, Walf FM, Sud FM, Dunya FM mais aussi par des journalistes de la RTS, la radio publique. Une bonne partie des références concerne les journaux parlés en wolof qui représentent des situations idéales de discours surveillé par le fait que les locuteurs entendent passer pour des modèles de parleurs voire de diseurs de « bonne langue ».

## **L'intégration phonologique des mots empruntés**

Le relevé du corpus donne les unités suivantes :

Setumbar [setumbar] vs setaambar [seta:mbar] « septembre »,  
 lijaasa [lija:sa] « licence »,  
 lendepandaas [lendɛpanda:s] « indépendance »,  
 finaase [fina:sɛ] « financer », finaasmaa [fina:sma:] « financement »,  
 lopitaal [lɔpita:l] vs lopitaan [lɔpita:n] « hôpital »,  
 guwernamaa [guwɛrnamaa] vs góornamaa [gɔ:rnama:] « gouvernement »,  
 awiyon [awijɔŋ] « avion »,  
 soldaar [sɔlda:r] « soldat »,  
 awiril [awiril] « avril »,  
 liiwar [li:war] « livre »,  
 ojaas [ʔɔja:s] « audience »,  
 lopolisyon [lɔposijɔŋ] « opposition »,  
 miliyon [milijɔŋ] « million ».

Les promoteurs de l'intégration phonologique sont les locuteurs non scolarisés, compétents exclusivement en langue(s) locale(s), par conséquent susceptibles le plus naturellement d'adapter le mot français au phonétisme de leur langue. Ils constituent le modèle de référence des journalistes.

L'adaptation au phonétisme wolof passe par les mécanismes suivants :

### **Le processus de dénasalisation des voyelles nasales du français**

- apparition d'une consonne nasale [m], [n] ou [ŋ] devant consonne occlusive et en finale pour « on »

- allongement compensatoire dans tous les autres cas.

*bombe* devient [bɔmbə]

*indépendance* devient [lendɛpanda:s]

*audience* devient [ʔɔja:s]  
*financer* devient [fina:sɛ]  
*million* devient [miliɔŋ]

### Le développement de voyelles épenthétiques

Ce mécanisme s'applique aux suites consonantiques du français pour restituer la suite CVC, qui caractérise le système phonologique wolof.

*Septembre* devient [sɛta:mbar] ; on note dans notre corpus une occurrence de [satumbar].

*Spécial* devient [ɛspɛsija:l] ; on note une occurrence de [ɛspɛsijal].

*Sport* devient [ɛspɔ:r] ; on note une occurrence de [ɛspɔrtif] ; ceci s'expliquerait par la moindre fréquence de l'adjectif, comparé au substantif *sport*. D'ailleurs, l'usage de ce dernier élément se raréfie chez les journalistes grâce à une plus grande disponibilité de son équivalent sémantique wolof *tàggat yaram*. Nous en reparlerons.

S'agissant des mois de l'année où l'emprunt au français est total, la voyelle épenthétique n'apparaît qu'avec le mois de septembre et d'avril [sɛta:mbar, awiril] ; pour tous les autres mois répertoriés, la prononciation française se maintient sans altération notamment pour 1 occurrence de novembre et 2 de décembre ; 2 occurrences de juin, 1 de mai et 2 de juillet.

### La segmentation qui assimile le déterminant français au substantif

*Lopitaal*, *loposisiyoŋ*, *lendepandaas* deviennent des synthèmes en ce sens que les deux items (déterminant et substantif en français) deviennent une seule et même unité lexicale et sémantique en wolof. Autrement dit, le déterminant est vidé de son contenu grammatical et doit être interprété comme faisant partie du lexème. Il s'agit là d'un des traits classiques des langues approximatives et des créoles : l'amalgame de l'article apparaît comme un indice d'intégration morphosyntaxique de l'unité, parce que caractéristique du procédé de segmentation qu'utilisent les locuteurs non francophones lorsqu'ils tentent de reprendre à leur compte certaines unités lexicales françaises comme les substantifs parfois construits avec le défini ou le partitif.

### Quelques mutations consonantiques

Le phonème /v/, constrictif labiodental (inexistant en wolof et dans la plupart des langues locales) est réalisé systématiquement /w/ ; ainsi :

*avion* devient [awijɔŋ], *avril* devient [awiril], *vacances* devient [wakaas], *livre* devient [liwar], *service* devient [serwis]...

Le phonème /ʃ/, constrictif post-alvéolaire, inconnu en wolof, est réalisé sous la forme de /s/, constrictif alvéolaire.

Le phonème /ʒ/, constrictif post-alvéolaire sonore, est réalisé également sous la forme /s/ ; *bagage* devient [baga:s], *juillet* devient [sulet].

Le phonème /z/, constrictif alvéolaire sonore, inconnu en wolof, est réalisé sous la forme sourde correspondante /s/ ; ainsi *usine* devient [isin].

*N. B.* : Chez l'ensemble des journalistes des différentes chaînes de radio qui constituent nos références en matière de corpus (SUD FM, WALF FM, CHAINE NATIONALE, DUNYA FM.), un même item, selon sa fréquence dans un énoncé journalistique donné, peut être restitué sous sa forme intégrée au wolof aussi bien que sous sa forme purement française :

Ainsi, dans le journal en wolof de WALF FM du 06 04 2003 on note trois occurrences d'*avion* contre deux occurrences de [awijɔŋ]. Un même locuteur alternant les deux formes dans le même énoncé :

Kon nak avion bu njëkk bu Amérique euh dal na fa tey yit ñu sax wax ne fileek lu gätt dinañu sax mën a yóbbu be ñetti avions muy euh donc foofu ci aéroport ba nekk (donc le premier avion américain a atterri et certains déclarent que sous peu, devraient également atterrir trois autres avions à l'aéroport de cette localité)

A l'image de [awiyon], on notera une occurrence de [bilan] pour *bilan*, une de [kuran] pour *courant*, une de [loposisiyon] pour *opposition* ; ces réalisations n'apparaissant dans le corpus qu'une seule fois, nous ne pouvons établir une confrontation avec l'emploi de la forme française.

njëkk pour coalition bi euh atterrir na tey. Nekk na kon aéroport bi nga xamante ni moo amoon coow lu metti li euh Bagdad ak coalition bi di ko xëcoo kon nu jàpp ne awijon bu...

(Le premier avion de la coalition a donc atterri aujourd'hui. Il s'agit de l'aéroport qui était l'objet d'une bataille âpre entre Bagdad et la coalition en vue de son contrôle ; on peut retenir que cet avion là...)

Dans le journal en wolof de SUD FM du 04 04 2003, l'ensemble des occurrences du mot *indépendance* est réalisé sous la forme phonétique française par le journaliste vedette tout comme par ses correspondants régionaux, à l'exception du correspondant à Diourbel qui fait usage de l'item *lendepandaas*, phonétiquement intégré :

Tuuba tey moom la guwernëmaa bu mu munti jogee ca lendepandaas ak leegi mos a jox bopp am ndax seet nañ lañ koy jappale ndax la faay jëm ci askan (Touba est la ville qui a bénéficié de l'aide de tous les gouvernements qui se sont succédé, compte tenu du nombre important de gens qui s'y rendent).

Ce même journaliste utilise par ailleurs la forme française dans le même discours : lii kat mooy li nga xamne mooy lañu xayma jëmale ko ci wallu li nga xam ne moom mooy indépendance. (16 occurrences pour indépendance et 2 pour lendepandaas) (voilà l'évaluation qu'on a pu faire concernant les cérémonies commémorant l'indépendance nationale).

Tous les correspondants de SUD FM utilisent la forme phonétiquement intégrée du mot *gouvernement* :

L5 boo leen laajee ñu ne guwernëmaa bu mu mant a doon it...

(quand on leur pose la question, ils rétorquent que quel que soit le gouvernement...).

L8 : Cees yépp xam nañ ne hopital bi defa amoon ay problèmes moo taxoon guwërnëmaa Senegaal ñaan ndimbal guwërnëmaa Japon be Japon jàppale leen ci.

(tout Thiès sait que cet hôpital est confronté à de nombreuses difficultés et c'est la raison pour laquelle le gouvernement du Sénégal a demandé de l'aide au gouvernement du Japon qui a réagi favorablement).

A WALF FM, on note l'occurrence des deux réalisations du mot *gouvernement* chez un même locuteur dans le même acte d'énonciation :

L3 Ci forum bi ñu war a organiser nu ténk problèmes yooyu yépp def ko programme ak projet, soumettre ko gouvernement bi

(au cours du forum que nous allons organiser, nous ferons l'inventaire de tous ces problèmes puis nous établirons un programme et un projet que nous soumettrons au gouvernement)

L3 Pas que président de la République ak guwërnëmaa bi ñoo créer région Maatam

(parce que c'est le président de la république et son gouvernement qui ont créé la région de Matam)

*Service* apparaît à SUD FM, 3 fois sous la forme française, une fois sous la forme intégrée *serwis* ; à Walf, le même journaliste laisse ressortir les deux formes dans le même énoncé :

man nga ñu lim limal yan ñoo cotiser ak service ci wàllu serwis ak ci wàllu accueil.  
(pouvez-vous nous dire le nombre de personnes qui ont cotisé ainsi que les services, les services et l'accueil)

## L'amalgame

Chez le même journaliste, et également dans la même phrase, on note l'occurrence de deux réalisations du mot *gouvernement* et de sa forme intégrée au wolof via l'amalgame :

L1 euh Caare ca Cees moom lañuy dem ndaxte foofu seetlu nañ ne indépendance be tey jii benn lopitaal rek moo fa am ñu tuddee ko hopital Amadu Saxiir Ndjegeen / Victoor (au lieu de Victor) Saaña nekk directeursu hôpital (au lieu de hopital) boobu indi na ci ay leeral ci micro Mamadu Lamin (au lieu de Mamadou Lamine)  
(nous allons joindre notre correspondant à Thiès, Thiaré, Thiès où on a noté qu'un seul hôpital est en service et ce depuis l'indépendance du pays, hôpital connu sous le nom de Amadou Sakhir Ndjéguène et au sujet duquel, le directeur, Victor Sagna, nous apporte quelques précisions).

Ailleurs on retrouve exclusivement la forme française de l'emprunt.

L8 Cees yépp xam nañ ne hopital bi defa amoon ay problèmes. Leegi daal vraiment hopital bi ñépp gis nañ ko rafet na daal rafet a sax torop waaw.  
(tous les Thiessois savent que l'hôpital avait beaucoup de problèmes. A présent tout le monde peut constater qu'il est devenu un bel hôpital, un très bel hôpital même.)

Un autre cas d'usage de l'amalgame a été relevé chez un journaliste de SUD FM (revue de presse du 21 09 2003)

Ahmed Uld Dada moom itamit nee na daal nekk na candidat moom nak ca wàllu lopolisiyoŋ ba la nekk moom  
(Ahmed Ould Dada également s'est déclaré candidat ; Ahmet Ould Dada se réclame de l'opposition)

Au sujet des mutations consonantiques :

On note pour *vacances* deux occurrences de la variante intégrée chez le même journaliste, [wakaas] pendant que son correspondant maintient la prononciation française [vakâns].

[wote] pour *voter* se maintient avec trois occurrences chez le journaliste de Walf FM contre 0 pour la forme française [vɔte].

*Troupes* en référence aux troupes militaires du défilé du Quatre Avril, fête nationale, est prononcé suivant la norme française. En revanche, lorsque le mot est combiné aux éléments affixaux wolof /u/, marque du génitif, ou /am/ marque de la possession, la tendance est à la prononciation wolof, à savoir [turupam] « ses troupes » ou [turupu] « les troupes de.. ».

Yaaya Jammeh, ndax taxaw bi mu tax fii tey troupes yi euh turu ay turupam taxaw fi ak seen musique wone ni mbiru tey gii noo ko bokk  
([Je remercie]Yaaya Jammeh de sa présence parmi nous, de l'honneur qu'il nous a fait en ayant fait venir ses troupes avec leur musique militaire, tout cela démontre bien que l'événement que nous célébrons aujourd'hui nous est bien commun)

L'emprunt *soldaar* est en cooccurrence avec la forme française *soldat* : 7 pour le premier et 9 pour le second.

Là également, *soldaar* apparaît le plus souvent combiné avec le morphème /u/, comme pour *troupe*, en position non combinée, il conserve la forme phonologique française.

Dinañu dem ci li nga xam ne moo di guerre bu am ci diggante euh Etats-Unis ak Irak Daam Baabu indil na ñu ci ay leeral ginaaw ci tey gii nemmeku nañ am na ñetti soldats yoo xam ne soldats américains ci faatu.

(nous parlerons de la guerre qui oppose les Etats-Unis à l'Irak, Dame Babou nous apportera quelques précisions après qu'on a appris aujourd'hui que quatre soldats américains sont morts.)

L1 Wànte nak am na benn fitna bu ñu jakkarloog ñii di soldats américains yi ndaxte amna attentat bu fa am rekk bu ndaw benn bu ndaw def mu am ñett noo xam ne faatu nañ ca.

(mais il y a eu un problème lors du face à face avec les soldats américains : un attentat, un petit attentat a fait périr trois soldats)

L1 dafa amati loolu nga xam ni moom la ñuy wax ne nañu soldaarum américains yi ne nañ defa am auto boo xam ne defa jegesi fi nga xam ne mooy seen chec-point mu am jigéen joo xam ne dafa mel ni yu tollu ci diggante génn di yuuxu mel ni ku tiit soldaarsi ñew di xool bu ñu demee be jubbi ko ci la bombe bi éclater, ñetti soldaarum américains faatu ci.

(par ailleurs on rapporte toujours à propos des soldats américains qu'une voiture s'est approchée de leur point de contrôle et qu'une femme en apparence enceinte en serait sortie en criant comme apeurée. Les soldats sont alors partis à sa rencontre et c'est arrivés à sa hauteur qu'une bombe a éclaté tuant trois soldats américains)

## Bilan

Les tentatives de « domestication », d'endogénéisation des lexies empruntées au français par le wolof, rencontrent incontestablement des résistances.

D'abord inconsciemment par les initiateurs de l'action « normalisatrice » : en effet, les différents journalistes locuteurs qui s'exercent à l'art ne semblent pas eux-mêmes bien préparés à la tâche ainsi que cela apparaît dans les faits linguistiques tirés du corpus. On y observe :

1) que les unités non intégrées sont plus importantes statistiquement que les unités intégrées au wolof,

2) qu'un même locuteur dans son allocution alterne des unités lexicales françaises dans leur forme phonologiquement intégrée au wolof, avec des unités qui conservent leur forme phonologique française.

La ferme volonté de masquer les traces exogènes se heurte le plus souvent donc à une situation d'insécurité énonciative, caractéristique sans doute du bilingue en situation de diglossie. En effet, l'étude des langues en contact a permis d'arriver à un certain nombre de constats au sujet de quelques faits liés à la question des emprunts.

On sait par exemple que le critère phonologique ou graphique a cessé d'être pertinent pour parler d'intégration.

Que *packet-boat* et *riding-coat* aient pu devenir en français *paquebot* et *redingote* il y a bien longtemps, cela peut très bien se comprendre, mais certains pensent que ce ne serait plus possible aujourd'hui, tout du moins en France, compte tenu d'une plus grande familiarité avec la langue anglaise. De tels écarts entre le xénisme et l'emprunt ne seraient donc plus vraiment envisageables lorsqu'on pense par exemple qu'au début du siècle dernier on a pu dire « métinge » pour « meeting ».

En réalité, concernant l'installation des termes étrangers dans le système linguistique, Guilbert postule qu'un terme d'origine étrangère cesse d'être néologique à partir du moment où il est entré dans le système linguistique de la langue d'accueil, c'est à dire quand précisément, il cesse d'être perçu comme étranger. De ce point de vue, les critères qui

semblent être les plus pertinents sont non plus phonologiques mais morphosyntaxiques et sémantiques. Le modèle intégrationniste n'est donc pas un facteur puissant susceptible d'influer sur les pratiques.

On distingue par ailleurs deux modes de pénétration des éléments étrangers : la pénétration secondaire et la pénétration primaire.

La pénétration secondaire, qui est le processus par lequel certains traits de la langue dominante s'introduisent dans la langue réceptrice sous une forme très modifiée de manière à s'intégrer au système phonologique, syntaxique, lexical ou sémantique de cette dernière.

Dans la pénétration primaire en revanche le terme emprunté, une fois introduit dans la langue subordonnée, conserve les traits de la langue dominante et donc continue, en apparence seulement, à faire partie de cette langue. En apparence, car dans les contextes marqués par la diglossie, le discours des locuteurs bilingues (français/wolof) a tendance à privilégier ce mode d'utilisation de l'emprunt dès lors qu'ils sont tributaires des deux codes qui pendant longtemps ont maintenu des formes de compartimentage de leurs rôles, créant ainsi des réflexes très puissants d'actes énonciatifs associés à tel ou tel code. Dans une étude antérieure sur le contact de langues nous précisons que dans la masse des locuteurs en contexte de diglossie, l'adaptation au phonétisme des langues locales est le fait quasi exclusif des locuteurs endoglottes, qui, en empruntant, éprouvent des difficultés articulatoires qu'ils contournent en adaptant le terme emprunté au phonétisme de leur langue. Les locuteurs exoglottes (double compétence : langue locale et français) ne consentent à adapter leur usage que dans quelques cas rares d'emprunt dont l'intégration est ancienne et totale. On peut citer le cas de *feebar* qui forme un doublet avec les mots wolof *wopp* ou encore *tawat*, mais qui a un taux de fréquence beaucoup plus élevé que ces derniers. Ou encore *torop*, du français « trop » qui peut signifier « très » ou « trop », selon les modalités expressives du contexte wolof (intensité ou excès), là où en langue source il marque exclusivement l'excès (Ndao, 1996). Il est donc très peu probable que cette tentative d'implantation des termes phonologiquement intégrés, initiée par les journalistes et d'autres militants de l'authenticité linguistique puisse aboutir à l'effet recherché. Nous pensons à ceux qui semblent le plus être en phase avec eux, à savoir certains acteurs sociaux, souvent des porte-paroles des masses tels les syndicalistes et certains hommes politiques à l'occasion des grands rendez-vous électoraux ; mais dans ce cas nous avons affaire à des stratégies sous-jacentes qui relèvent de fonctions de convergence dans la théorie de Giles (1982) visant à atteindre l'efficacité dans la communication. Seule l'alternative d'une large diffusion de l'écriture normalisée des formes secondaires pourrait éventuellement permettre d'atteindre l'objectif des passeurs de langue dans ce domaine là. Les études locales sur le code switching wolof/français ont démontré que des emprunts du wolof au français, entièrement intégrés depuis très longtemps, n'ont pas empêché l'usage de doublets dans la communication courante, formelle tout comme informelle en langue wolof par les locuteurs exoglottes. Les exemples sont nombreux : ainsi l'existence de *saabu*, n'empêche pas un usage répandu de *savon* dans un discours qui se veut wolof. Il en est de même pour *latkoloñ* et *eau de cologne*, *taabal* et *table*, *tirbinal* et *tribunal*, *dipite* et *député*, *simis* et *chemise*, *aset* et *assiette*, *firsideer* et *frigorifère*. Et les locuteurs endoglottes s'accommodent parfaitement de ces termes qu'ils entendent et comprennent même s'ils ont conscience de les réaliser différemment dans leurs pratiques langagières.

## La réactivation du stock lexical disponible pour remplacer certains emprunts français

### Le métier de journaliste et sa terminologie

La technologie radiophonique et télévisuelle est apparue au Sénégal, et en Afrique de façon générale, accompagnée par la langue occidentale (le français ou l'anglais voire l'allemand). Ainsi tous les concepts associés à la désignation des outils, du rituel de la communication médiatique, ainsi que des acteurs mêmes de la parole médiatisée, sont, au Sénégal, empruntés au français par les différentes langues nationales, dès lors que leurs locuteurs veulent exprimer des choses en rapport avec ce champ. L'incursion du wolof dans ce champ à parité avec le français, a permis à l'initiative journalistique de doter la langue wolof d'une terminologie qui s'appuie sur des moyens divers dont on va faire l'inventaire à partir de ce que nous offre notre corpus, mais aussi à partir de l'observation directe des pratiques des différentes chaînes. Il y a incontestablement l'élaboration progressive d'un ensemble d'unités technolinguistiques susceptibles de suppléer aux emprunts directs du français.

Un corpus recueilli en 1992 d'une émission télévisée très célèbre, dénommée *pasteef* « courage, dévouement » met en scène l'animatrice de l'émission sur le point de présenter un reportage sur le SIDA destiné aux téléspectateurs :

« suñ benn confrère Ibrahiima Saadi, journaliste la ci rédaction journal parlé, moom moo demoon dajeeek nit ñi laaj leen ndax xamunu SIDA, euh waxtaan woowu laa bugg euh sun réalisateur Ali Sck... »

(Un de nos confrères Ibrahima Sady journaliste à la rédaction du journal parlé, est allé à la rencontre des gens dans la rue, pour leur demander s'ils connaissaient le SIDA)

Sur les cinq termes empruntés au français dans cette séquence, à savoir *confrère*, *journaliste*, *rédaction*, *journal parlé*, *réalisateur*, un seul pourrait avoir la probabilité d'être reconduit aujourd'hui dans une séquence sous sa forme française dans les ondes des radios ou de la télévision par les journalistes. Il s'agit de *réalisateur* (terme technique spécialisé qui explique la commodité de la référence à l'emprunt direct) lui-même de plus en plus remplacé par un commentaire métalinguistique : *ki ci xarala wi* « celui qui est à la technique ».

Autrement, tous les autres termes semblent avoir bénéficié d'une bonne implantation dans le milieu médiatique à travers leurs substituts wolof, ainsi que le révèle l'écoute assidue des différentes radios privées.

Confrère, mais aussi correspondant : naataangoo

Journaliste : taskat u xibaar

Nouvelles : xibaar

Journal parlé : xibbar vs xabaar

Journal, quotidien, hebdomadaire : yénekaay

Siège d'un journal : èttu yénekaay

Dalal « accueillir l'invité du journal » faramfâce « développer une information » taataan « réunir des informations » rot « tomber en parlant des nouvelles qui viennent de parvenir », xarala vs masiñ « à la technique, ou à la cabine technique » (ci) kàddu gi « (au) micro », tënk vs ci gàttal « résumer, faire la synthèse, les brèves, en bref » yaatal « développer », ku xereñ ci wàllu vs ku xam xamam macc ci wàllu « expert en matière de, généralement invité de la rédaction pour commenter un aspect technique de l'actualité » li fi gëna fës « les nouvelles les plus marquantes, ou l'essentiel de l'actualité » etc.

L'attention portée aux journaux parlés laisse apparaître également un certain nombre de régularités dans l'usage généralisé de quelques lexèmes et syntagmes visant à se substituer aux emprunts directs.

L'heure par exemple est donnée en wolof, avec des vocables wolof alors que d'ordinaire elle est donnée en français en discours courant :

Juróom ñeenti waxtu weesu na juróom ñaari minutes (Wal Fadjri FM) : (il est 9h passées de 7 minutes)

Juroom ñeenti waxtu tegal na ñaar fukki minutes : (il est 9h passées de 20 minutes (SUD FM))

*N. B.* : *minute* semble avoir été choisi par l'ensemble des journalistes des différentes chaînes et peut donc être considéré comme un emprunt solidement implanté dans le milieu. En revanche le mot *simili* lancé par un journaliste de SUD FM pour suppléer *minute* n'a pas été adopté par ses confrères car sur 14 références au concept, on compte 12 occurrences de l'emprunt *minute*, contre 2 occurrences de *simili*, énoncées par le même journaliste. A noter également que chez ce même locuteur le vocable *toftal*, dans le sens de « suivi » est utilisé, en concurrence avec des mots synonymes tels *tegal* ou *weesu*, termes que privilégient les autres journalistes.

ñaar fuki simili ak juroom ñent moo toftalu ci ñent waxtu ci lañoo tabee ci mbirum Proche Orient

(il est neuf heures passées de vingt cinq minutes, nous commençons avec les nouvelles du Proche Orient)

La prestation de ce journaliste révèle la singularité de ses choix terminologiques qui s'expliqueraient par un penchant bien plus marqué que ses confrères pour l'hypercorrection lexicale. On note par exemple une prédilection pour des termes religieusement connotés, métaphores en usage dans le discours impressif (morale sociale, sermon etc.), alors que l'énoncé en question est plus proprement orienté vers le référentiel : c'est le cas de *doomu Aadama*, littéralement « descendants d'Adam », utilisé à la place de *nit* « une, des personne(s) », le terme dénoté, qu'utilisent du reste tous les autres locuteurs. On peut parler d'hapax, en attendant de voir dans quelle mesure son sort pourrait être modifié par l'attitude ultérieure des locuteurs.

Gis nañu loolu fa amoon ci attentat ba am ay doomu Aadama yu ci faatu mu bókk ci ki fa teewaloon mbootaayu xeet yi foofu. Sud FM du 21 08 2003.

(on a vu ce qui s'est passé avec cet attentat qui a fait des morts parmi lesquels on compte le représentant des Nations- Unies sur place.)

En revanche, le terme qui semble connaître une plus large acceptabilité, parce qu'entendu fréquemment à travers toutes les chaînes, est celui qui sert à désigner *la population, les gens* : *askan wi*, en concurrence avec *nit ñi*. Tout comme *doomu Aadama* (la descendance d'Adam), il a les marques de son origine religieuse (terme arabe) ; toutefois il semble mieux résister à la restriction de son domaine d'usage que *doomu Aadama*.

La toponymie locale reste partagée entre les vellétés de wolofisation par l'usage de la désignation traditionnelle des localités (cela ne concerne d'ailleurs que les villes qui ont une double dénomination, celle d'origine coloniale et celle autochtone) et les résistances observées à travers l'usage fréquent des noms modernes (*Dakar* coexiste chez les journalistes avec *Ndakaaru*, *St Louis* avec *Ndar* et *Ndar Géej*, *Diourbel* avec *Njaarèem*, *Thiès* avec *Kees*, *Kaolack* avec *Kawlax*, *Ziguinchor* avec *Sigicoor*, *Rufisque* avec *Tëngéej* etc.).

*France* conserve sa dénomination en discours wolof, associé à *réew* « pays », *réewu France* partout sauf chez ce même locuteur qui fait usage du terme longtemps consacré, à l'échelon endogène, *Tugal*. On aurait pu s'attendre logiquement à une rapide implantation du

terme, tout au moins dans le milieu journalistique, mais apparemment il reste confiné à une pratique de type idiolectal à travers l'usage qu'en fait le locuteur de SUD FM. A moins que la majorité des locuteurs n'aient perçu dans le vocable une portée hyperonymique qui lui ferait désigner l'ensemble des pays européens ou occidentaux plutôt que la France spécifiquement.

ñu jàpp nak ca fèle nga xamne moo di Tugal gannaaw euh la tangoor bu mettee metti bi fa am daal be ñu barri daan ci coow dii dañi njiitum réew ma  
(signalons qu'en France après les drames provoqués par la vague de chaleur exceptionnelle, de nombreuses personnes ont critiqué le chef de l'Etat)

Ces initiatives idiolectales se traduisent également par une propension à nommer les langues de diffusion des émissions par des moyens métaphoriques, probablement sur le modèle de ce que l'on observe en français dans des formules telles que *la langue de Molière*, ou *de Victor Hugo* (sauf que le présentateur français ne les utiliserait pas pour désigner une langue de travail). Ainsi le wolof sera présenté comme *kàllaamay Kocc Barma*, littéralement, *la langue de Kocc Barma*<sup>2</sup>. On retrouve néanmoins en position dominante, du point de vue des occurrences, les syntagmes désignant la langue wolof et la langue française sous la forme suivante : *kàllaamaay wolof*, *kàllaamay nasaraan* « emprunt à l'arabe pour désigner l'occident » ou *kalaamay tubaab* « emprunt à l'arabe pour désigner le qualificatif français ou européen » (12 occurrences).

Des occurrences pour désigner les points cardinaux en wolof semblent également réactivées par l'ensemble des rédactions : *Gànaar* « Mauritanie », *běj gannaar* « nord », *sowwu jant* « ouest », *penku* « est » ; pendant que la datation reste tributaire de l'héritage lexical français, pour l'essentiel des apparitions.

Signalons aussi dans la rubrique des emprunts intégrés phonologiquement, le cas de *lijaas*, reprise du mot français *licence* « diplôme universitaire », avec une extension sémantique : *lijaas* déborde ainsi le domaine du degré ou du grade universitaire pour désigner tout diplôme obtenu à l'université. Il reste néanmoins en concurrence avec l'emprunt direct *diplôme* ou sa forme adaptée phonologiquement *dipolom*.

### **Le champ lexico-sémantique du domaine politique administratif et social**

Les néologismes qu'on y compte sont installés et partagés par les différentes chaînes.

On distingue d'abord la réactualisation des termes anciens, tirés des différents attributs des acteurs politiques et des institutions administratives locales traditionnelles :

Jawriñ « ministre », njiitu reewmi « chef de l'Etat », diiwaan « région », jøjante « compétition », nguur « Etat », guwernemaa « gouvernement », kilifteef « direction », koom koom « économie », tekki ndombol tank « limoger, destituer ».

La redésignation des différents ministères : ce qui marque un changement par rapport à l'emprunt direct qui était jusqu'à une période relativement récente la source régulière d'approvisionnement en vocables pour les nommer.

Cependant, aussi bien pour désigner le Président de la République que pour désigner son gouvernement et les députés du pays, on retrouve la coexistence des emprunts directs et des néologismes. Concernant ces concepts, toutes les radios sans exception pratiquent l'alternance de code. Ce qui change par rapport à une période antérieure, c'est la recherche volontariste d'équivalents conceptuels dans la langue wolof alors que précédemment le champ se distinguait par l'usage quasi exclusif des items français qu'on y pratiquait. Les substituts

<sup>2</sup> Kocc Barma Fall est un sage qui a vécu au *Kajoor* (royaume wolof du Sénégal) au XVIIe siècle. Il est l'auteur de plusieurs aphorismes devenus proverbiaux en wolof. Dans l'imaginaire populaire sénégalais, il incarne la sagesse, la subtilité et le « parler vrai » en wolof. cf. notamment Sylla, 1994.

obtenus procèdent de calques du français, de syntagmes, de circonlocutions, d'expressions imagées, de redésignations partielles ou totales.

Les difficultés liées à la restitution fidèle des contenus référentiels des xénismes à traduire en wolof poussent très souvent les locuteurs à formuler des commentaires métalinguistiques de facilitation. Naturellement, ces faits vont à l'encontre du principe de l'économie linguistique. D'où parfois l'oscillation constante entre l'emprunt direct et les substituts qu'ils proposent pour des raisons de commodité d'expression.

Prenons comme exemple le concept de *président* et ses mises en mots : nous relevons diverses formulations telles que : *njiitu réewmi* « celui qui est le chef du pays, de l'Etat », *ki nga xamne moom lañ dënk réew mi* « celui à qui on a confié le pays », *ki nga xamne moo nekk ci boppu réew mi* « celui qui est à la tête du pays », *ki nga xamne moom moo ñànk réew mi* « celui qui tient le pays entre ses dents ».

Mais à côté de ces substituts (6 occurrences), on compte 14 occurrences du terme reproduisant l'item français : *Président* ainsi que le syntagme *chef de l'Etat* (16 occurrences).

Quelques extraits du corpus illustrent la variabilité des choix linguistiques chez les mêmes locuteurs dans le même discours, à travers diverses rédactions.

#### SUD FM

Kooku doon rek njiitu réewmi di Maître Ablaay Waad mu yëkëti ay kaddoom ci ginnaaw ci bi mu seetaanee défilé boobu gërëm tamit lu tollu ci juroom ñeenti reew

(il s'agissait là du chef de l'Etat, Maître Ablaay Waad, qui, après avoir assisté au défilé a pris la parole pour adresser ses remerciements à dix neuf pays représentés)

Mu am fii ñetti présidents yoo xamne gis na ñu ko fii li ko dalee ci Léopold Sédar Senghor Abdou Diouf be tey jii ki nga xam ne moo ñànk réew mi di Maître Abdoulaye Wade

(on a vu trois présidents se succéder ici ; Senghor d'abord, ensuite Abdou Diouf, aujourd'hui celui qui tient les rennes du pays, en l'occurrence Maître Abdoulaye Wade)

#### WALF FM

Waaye ku ne dégg na ne jamono yii digante président ak premier ministram rek lañuy waxtaanee

eh bien tout le monde sait qu'en ce moment toutes les conversations tournent au tour des relations entre le Président et son Premier ministre

..ndaxte ñi nga xamne ñoo gis ne defa am ñu bëgg yàq digante Président ak Idrissa Seck »

(parce que selon certains il y aurait des gens qui agiraient pour ternir les rapports entre le Président et Idrissa Seck )

Fale nga xam ne moom moo di Mauritanie mel na ne daal Maawiyaa Siidi Ahmet Uld Taaya ah moo nekk ca boppu réew ma jamano yii daal di ne xamale nak ne moom dina nekk candidat maanaam dina bokkaat ci jonjante yi wara am ah ngir tànn kan mooy nekk ci boppu réew ma

(là-bas en Mauritanie, il semble que Mahouya Sid Ahmet Ould Taaya, qui est à la tête de l'Etat devrait ces temps-ci annoncer sa candidature, c'est-à-dire participer à nouveau à la compétition qui va désigner celui qui sera à la tête du pays)

Américains yi (...) li ñu bëgg be leegi mooy arrêter ki nga xam ne moom mooy Saddam Hussein te yit exPrésident euh euh Irak

(ce que veulent toujours les Américains, c'est capturer Saddam Hussein, l'ex président de l'Irak)

#### RTS

Ah kii nak màggal yu nuy màggal booba ak leegi nak ñeen fukki at ak ñeent ñu moom suñu bopp Président dana, dina anda ak rek nak ki nga xam ne mooy Premier Ministre bu nak Cap Vert ñu war a dem nak foofu ci dëkk woowu rek ngir inaugurer fa case des tout petits

(eh bien cette commémoration est une commémoration initiée depuis quarante quatre ans, au moment de l'accession du pays à l'indépendance, à cette occasion également, le Président ira, en compagnie du Premier ministre du Cap-Vert, inaugurer dans ce village la Case des Tout Petits ).

usine boobu nak xam ngeen ne nekkoon na nak benn mebetu chef de l'Etat de loolu nak digoon na ko askanu Sénégal

(comme vous le savez, cette usine faisait partie des projets du chef de l'Etat, il l'avait promise aux populations).

Le même principe reste valable pour les termes désignant les portefeuilles ministériels à savoir une coexistence frappante des différents syntagmes qui les traduisent dans les deux langues.

Le premier ministre : njiitu jawriñ yi (cf. son occurrence sous la forme française supra)

Le Ministre de l'intérieur : jawriñ ji yor vs jawriñ bi nu dënk kaaraange réew mi

Le Ministre des Affaires Etrangères : jawriñ ji nu dënk wàllu bitim réew

Le Ministre de la santé : jawriñ ji yor wàllu wér gu yaram gi

Le ministre de l'agriculture et de l'élevage et de la pêche : jawriñ ji yor wàllu sàmm gi napp gi ak jur gi

Le Ministre de l'Economie et des Finances : jawriñ ji yor wàllu koom koomu réew mi (ak kopparu reewmi)

Le ministre de l'éducation : jawriñ ji yor wàllu njang mi

Le ministre du commerce : jawriñ ji yor wàllu njaayante ak jënndante

Le ministre de la culture : jawriñ ji yor wàllu cosaan ak aada (on a entendu la variante caada)

Toutefois la restructuration des ministères pour les besoins de l'exécutif ou du politique ne permet pas toujours d'avoir des contours de postes définis de façon stable. Les libellés changent en fonction des priorités et des visions gouvernementales. On peut retenir comme exemple le ministère de l'environnement et de la protection de la nature qui est apparu à partir des années 2000. Les efforts déployés par les journalistes pour lui trouver un équivalent wolof n'ont apparemment pas encore abouti si l'on se fie aux occurrences relevées pour le désigner. La performance la plus remarquable se présente sous la forme d'une désignation partielle, vu qu'elle combine emprunt primaire et traduction, en voulant désigner ce nouveau référent dans les attributs ministériels :

Modou Diagne Fada, jewriñ bu ñu dënk wàllu environnement ak kaarangue gàncax gi besub tey jii taskatu xibaar yi la ko jagleel

(Modou Diagne Fada ministre de l'environnement et de la protection de la nature a dédié cette journée à la presse)

Ces exercices de style en matière de traduction varient considérablement et se prolongent au gré des remaniements ministériels qui définissent souvent de nouveaux (parfois insolites) profils que les journalistes devront prendre en charge avec les « moyens du bord ». Citons au passage le ministère des questions pédagogiques, le ministère des transports maritimes intérieurs, celui des transports terrestres, le ministère chargé du NEPAD (sigle adopté sous sa forme anglaise). Il convient, par conséquent, de suivre dans le temps les productions des différentes chaînes à ce sujet.

Il faut souligner également le caractère notable de l'activité terminologique dans le domaine qui a trait au pouvoir ou à ses attributs les plus visibles et les plus symboliques ; cela se traduit ici par un début de stabilisation sémantique dans le champ lexical des espaces du pouvoir, avec bien entendu des limites qu'illustrent un certain nombre de confusions et d'ambiguïtés sémantiques.

Si on examine par exemple des mots servant à désigner les fonctions gouvernementales, administratives supérieures ou électives, on s'aperçoit qu'avant les tentatives médiatiques de normalisation, très peu d'instances de normalisation ou de fixation de la langue wolof font état de termes wolof pouvant servir d'équivalents à une majorité écrasante d'emprunt directs dans les sphères institutionnelles de l'Etat. L'examen des entrées des dictionnaires wolof/français et français/wolof, y compris les plus récents (Fal *et al.*, 1990 ; Diouf, 2003), permet d'observer les faits suivants :

Parmi les termes réactivés, *jawriñ* « emprunt ancien du wolof à l'arabe », désignant actuellement *ministre*, ne figure nulle part avec cet attribut. Terme absent dans Fal (*op. cit.*), il est attesté dans Diouf pour regrouper un faisceau de référents : d'abord le référent originel, *surveillant des travaux dans un champ, intendant* ; ensuite il désigne indistinctement *représentant, ambassadeur ou ministre* et est présenté comme item interchangeable avec *ndaw*. Il en va de même lorsque l'on prête attention à la manière dont sont restituées les réalités qui touchent à l'organisation du domaine public, notamment ce qui renvoie à l'administration. Dans la terminologie journalistique en revanche on note une tendance plus heureuse à la spécialisation sémantique de ces vocables synonymes, ce qui permet de désambigüiser le discours : *jawriñ* désigne *ministre*, alors que *ndaw* désigne *député*, combiné syntagmatiquement avec *réew* dans *ndawi réewmi* « littéralement, les envoyés, les représentants du pays, du peuple ». L'ensemble des dictionnaires et des glossaires mentionnent exclusivement l'emprunt intégré du mot député sous les formes *dippite* (Fal, *op. cit.* : 63) et *dipite* (Diouf, *op. cit.* : 58), se basant sans doute sur les pratiques langagières les plus usitées.

En revanche, si parfois on gagne ainsi en clarté et en précision comme nous venons de le voir, l'initiative néologique peut être source d'ambiguïté et de confusion. En nous limitant toujours au champ lexical de l'administration, il est permis d'illustrer ces faits par deux exemples.

Le néologisme (de source métaphorique) servant à désigner les corps chargés de la sécurité des citoyens et souvent donné sous le mode du pluriel est : *woy takk der yi* « littéralement, les hommes en cuir, *i.e* qui se distinguent par le fait de mettre des ceintures en cuir ». Il engloberait tout ce qu'un vocable courant dans le français du Sénégal désigne par *homme de loi*, désignation insolite pour un usager du standard. Le discours s'en tiendrait à un terme de sens plutôt générique, une sorte d'hyperonyme à entrée wolof avec des hyponymes disponibles seulement en langue française, dans la mesure où il sert à nommer aussi bien le policier, le policier municipal que le gendarme ou tout autre corps militaire, qui portent tous la ceinture en cuir. En tout état de cause, il semble se positionner pour détrôner un vocable ancien, *alkaati*, emprunt arabe utilisé pour désigner *le policier* ; ce terme n'est presque plus d'usage dans le discours des journalistes, sans doute qu'il serait trop connoté par ses origines coloniales, ou trop spécifique à un corps, le seul qui existait à l'avènement des forces de l'ordre au Sénégal.

Un vieil emprunt du wolof à l'arabe est le mot *diiwaan*, également réactivé à l'instar de *jawriñ* cité plus haut ; il bénéficie d'un degré d'exposition élevé grâce aux correspondances régionales des différentes radios et d'un indice élevé de répétition pour les mêmes raisons. Néanmoins, il pêche par défaut de précision du fait que dans les discours journalistiques, il désigne à la fois les entités administratives village, ville et région, alors qu'une opposition

paradigmatique entre *gox* « ville, *village* » et *diiwaan* « région », permettrait d'obtenir des entités précises et pertinentes, ce qui est crucial, semble-t-il, en politique administrative.

li ñu desandi tey jii ci li nga xam ne moo di ay jeego yi nga xam ne suñu réew def na ko wàlla ay dellu ginaaw ñu dem ci yeneen diiwaan yi di ko fa nattee di ko tàmbalee ci kawlak

(nous allons terminer par un rappel des avancées et ou des reculs constatés au niveau de nos villes. L'évaluation commencera par la ville de Kaolack.)

ñeen fukki àt ak ñett euh indépendance ginnaaw Senegaal bi mu moomee boppam be tey jii ñu seetlu rek ne loolu amul benn yokkute bi nu seetlu bi nu nemmeeku ci diiwaan boobu di Fatick deñ ko déglu ci micro Nfaali Saajo (SUD FM 2003)

(voilà quarante trois ans maintenant que notre pays a accédé à la souveraineté nationale. Il est permis de noter qu'aucun développement significatif n'est vraiment observable dans la cité de Fatick ; écoutons à ce propos Nfaly Sadio)

juroom ñeenti waxtu weesu na fukki minutes ak ñaar ci WALFadjiri FM. Ñetti teemeeri ndaw bawoo ci départements ya nekk ci diwaanu Ndar : conseil régional ba dajale leen euh foofee doon waxtaan ak ñoom

(il est neuf heures dix minutes à Walfadjiri FM. Trois cents élus locaux en provenance des départements de la région de Saint-Louis : le conseil régional les a réunis pour une séance de travail)

« Pap Aamadu Faal ginnaaw si fi nga xamne moodi diwaan bii di Njaareem man nañoo wax ne Ndar am na sax as tuut lim ko tanee » SUD FM

(Pape Amadou Fall on peut dire que la ville de Saint-Louis est quand même un peu mieux lotie que la ville de Ndiaareem)

On pourrait citer davantage de cas marqués par des incohérences, des hésitations etc. Il faut dire qu'il s'agit là de domaines aux contours notionnels relativement complexes et dont les termes ne présentent pas le même degré d'autonomie que des termes de la vie ordinaire. *La région* existe en relation avec *le département*, *la commune* doit être pensée en comparaison avec *la communauté rurale* ; cette dernière en comparaison avec *le village* etc. Toute terminologie orientée vers la subdivision administrative, les corps de métiers ultra hiérarchisés telles *l'armée*, *la fonction publique* (administration générale), *l'entreprise* etc., devrait penser le champ dans sa globalité pour plus de pertinence et d'efficacité. Ce sont sans doute les difficultés liées aux limites objectives rencontrées par le volontariat terminologique qui expliquent en partie ces incohérences. D'un point de vue purement quantitatif, la fréquence des unités relevant de l'emprunt direct en langue française dans ce champ, est très élevée chez les journalistes et ne diffère pas de ce que donne à entendre le discours des locuteurs urbains moyens lorsqu'ils se réfèrent au même univers (le domaine administratif et institutionnel). Les unités recensées à travers différents corpus tirés des différentes émissions radiophoniques (Faye, 2004 ; Ndao, 1996, 2003) permettent d'illustrer ces faits :

Président de la république; communauté rurale; commission d'enquête parlementaire; élections législatives; élections présidentielles; élections municipales et régionales; chaîne nationale; chaîne internationale; service d'hygiène; sapeurs pompiers; pluie artificielle; conseil économique et social; Haut conseil de la République; commune d'arrondissement; petites et moyennes entreprises; coupe d'Afrique des nations; coupe du monde; Haut commandant de la gendarmerie; programme d'amélioration de la mobilité urbaine; mouvements de jeunesse; marché central; pavillon d'accueil; pavillon de consultation; pavillon spécial; service d'urgence; président conseil régional; stade municipal; aéroport international; compétences transférées; centres de ressources; forum régional de la jeunesse; projet de loi d'orientation; promoteurs sénégalais; commandement central; conseil des ministres; conseil de sécurité.

On note qu'il s'agit pour l'essentiel de syntagmes à construction complexes, que Benveniste nomme unités lexicales synaptiques, en raison du bloc soudé qui découle de leur construction sans altération ni mutilation des éléments constitutifs. Suivant Guilbert (1975 : 254) ces unités syntagmatiques répondent à un besoin de définition, de classification, de nomenclature et dans la mesure où ces synapsies deviennent des parties constituantes d'une nomenclature, leur diffusion, leur installation dans le lexique résultent de leur fonction. A supposer donc que certaines d'entre elles soient d'un usage très fréquent ou constituent un secteur essentiel de la culture ou des activités de la société, ces unités syntagmatiques ont toutes des chances de pénétrer dans la compétence d'un très grand nombre de locuteurs de la communauté linguistique. Si l'on prend les couches les moins exposées au français, on peut postuler que l'implication institutionnelle de celles-ci en qualité de citoyens, d'administrés, ainsi que la constante référence à certaines unités synaptiques dans le discours ordinaire, ont fini par évacuer le sentiment d'extranéité qui pourrait être associé à ces syntagmes. Pensons à *communauté rurale*, *commune d'arrondissement*, *sapeurs pompiers*, *conseil des ministres*, et pour des syntagmes plus socialement imprégnés comme *service d'hygiène*, *marché central*, *gare routière*, à *pavillon d'accueil* et *pavillon central*. Ces derniers termes ont une fréquence élevée dans les interactions des locuteurs qui fréquentent le monde de l'hôpital, et ils sont nombreux, pour des raisons diverses (consultations, hospitalisation, accompagnement de patients, travail etc.)

En même temps, il convient de souligner que la complexité de ces unités ne constitue pas un facteur réhibitoire pour la traduction dans la mesure où les constructions lexicales qui privilégient la circonlocution correspondent à une tournure d'esprit que reflète assez bien la syntagmatique des langues locales : on peut signaler les locutions qui traduisent le *designatum* en wolof : *ki, li, nga xamanteni* ; en sereer : *o xee andoonayee* et qui abondent du reste dans notre corpus. Elles remplissent en outre une fonction d'explicitation, et sont abondamment utilisées dans la rhétorique orale traditionnelle. Au demeurant, c'est sur de tels transcodages des formes de l'oralité que s'est construite une littérature africaine originale (Exemple d'Ahmadou Kourouma, pour ne citer que cet écrivain).

Ce qui est valable pour le champ administratif l'est également pour le domaine du sport, quand on sait que la langue par laquelle on a accédé aux différentes disciplines sportives locales, a également, pour l'essentiel emprunté à l'anglais (au contraire de la langue espagnole qui a traduit l'essentiel de leurs différentes désignations) ; même si des efforts terminologiques ont tenté de suppléer aux xénismes d'origine anglo-saxonne, les pratiques résistent encore aux innovations en faveur de la francisation initiée dans l'Hexagone (*cf.* les recommandations du haut conseil de la langue Française). L'observation des corpus oraux recueillis permet de retenir un certain nombre d'éléments lexicaux wolof à l'actif du discours journalistique, comme exemple d'innovation. On peut citer le substitut de *sport* : *tàggat yaram* ; celui de *compétition* : *joŋante*, de *championnat* : *raw gàddu* « littéralement, qui devance remporte (la victoire) » ou encore celui de *match nul* : *ndam demul ndam dikkul* « littéralement, victoire n'est pas partie victoire n'est pas arrivée ». Partout ailleurs, le discours est émaillé d'emprunts (ou de xénismes) français pour traduire les réalités du stade : *athlétisme*, *championnat*, *équipe*, *match*, *stade municipal*, *première division*, *deuxième division*, *programme*, *meeting international*, *deuxième journée*, *quatre cent mètres*, *éliminatoires*, *coupe d'Afrique*, *coupe du monde* etc.

### **Le champ social**

C'est au niveau du champ social que l'innovation lexicale est la plus frappante. Il faudrait sans doute, pour expliquer cet investissement terminologique notable au regard d'autres secteurs moins lotis, rappeler le poids non négligeable des luttes sociales au Sénégal qui se sont développées depuis la soumission du pays aux lois de l'ajustement structurel, sous la

houlette des institutions de Bretton Woods (émergence de nouvelles centrales syndicales dites autonomes, très actives dans tous les secteurs de production privés aussi bien qu'étatiques). On peut relever ainsi un ensemble de vocables, de syntagmes, les plus significatifs de par la récurrence de leur apparition dans les journaux parlés des radios. Ils semblent être aujourd'hui constitutifs du paradigme de l'action sociale, paradigme jusque là essentiellement énoncé avec des unités de la langue française :

syndicat de travailleurs : *mbootaayu liggéey kat*,  
 rencontrer des difficultés (dans le cadre du travail) : *jankoonte ak ay jafe-jafe*,  
 secteur d'activité : *banxaas*,  
 satisfaire une revendication : *saafara*,  
 marche(de protestation) : *doxu ñaxtu*,  
 grève : *bankk ay loxo*,  
 signer des accords : *xaatiim déegoo* (vieil emprunt au verbe arabe, sceller),  
 dédommagement, indemnités : *ndampaay*,  
 Faire tout son possible (pour qu'une action réussisse) : *def sa kemtalaay kàttan*.

En vrac, pour toute entité associative, on note *mbootaay*, *kureel*. Pour toute référence à un *rassemblement*, *une réunion*, *un séminaire* axé sur la réflexion on note l'usage des termes *ndajé* ou *lël*. Ce dernier est un vocable moins fréquent que *ndaje* certes, mais il est d'un emploi non négligeable. Il est en cours de démotivation, ou, si l'on préfère, de laïcisation dans le milieu journalistique puisque, traditionnellement, il s'agit bien d'un terme consacré aux cérémonies initiatiques de la circoncision, marquant le passage des jeunes gens à la classe d'âge des « hommes » ; il a donc une vocation cryptique à l'origine.

Enfin une action sociale à portée hautement revendicative, mérite d'être signalée, car longtemps inconnue dans les pratiques sociales et culturelles liées aux différentes formes de protestations institutionnalisées. Les nouvelles dynamiques revendicatives ont favorisé son émergence sur la scène sociale ; il s'agit de *grève de la faim* ; d'où la traduction offerte par les journalistes : *xiifal ak maral* « littéralement, *s'imposer volontairement la faim* » pour manifester son désaccord ou revendiquer un droit. Il est construit à partir de *xiif* « faim » et *mar* « soif ». Il ne s'agit pas ici d'une réactivation d'un terme traditionnel ni d'un terme ancien tombé en désuétude mais bien d'un cas de néologisme qui puise dans les ressources dérivationnelles du système wolof (usage de l'affixe verbal indiquant le factitif *-al* pour traduire l'auto-privation en nourriture et en eau).

## Bilan

Il faut croire en guise d'explication première que la plupart des activités dictionnaires ont eu lieu à un moment de relative stabilité diglossique où la répartition fonctionnelle des rôles linguistiques met toutes les langues du pays en marge de la mise en mots des réalités institutionnelles. La règle la plus commode étant de recourir à l'emprunt. Les efforts des journalistes en revanche s'inscrivent dans une dynamique de recomposition sociolinguistique, une période marquée par une large hégémonie sociale, économique et même culturelle du wolof. Le colinguisme relativement récent du wolof avec le français dans les médias privées vient en réalité entériner une situation de fait dont le processus est enclenché depuis fort longtemps. Il est donc normal que l'innovation terminologique traduise les aspirations de l'époque, dans la mesure où les fonctions de plus en plus larges du wolof d'un point de vue sociolinguistique et ses prétentions à prendre en charge le discours formel (à caractère officiel et institutionnel) l'exposent davantage que les autres langues nationales à des exigences terminologiques, fondées aussi bien sur la nécessité de l'outillage que sur le prestige d'une langue de large communication, au sens qu'en donne Fishman (ce que les puristes croient relever de la fierté et de la noblesse d'une langue). Cependant, il faut reconnaître que la tâche

est énorme et l'initiative n'est pas à l'abri d'un essoufflement prématuré à cause des modalités de sa mise en œuvre.

En effet la terminologie aujourd'hui est à la fois technique et sociale.

Parmi les facteurs qui favorisent ce processus, on peut relever la conviction qu'une langue pour mériter son statut doit se départir de toutes ses traces « d'impureté ». Elle doit puiser dans ses ressources propres et se reconstruire un fond lexical opérationnel dans ses différents champs. Nous sommes là face à un réflexe identitaire dans une situation d'hégémonie linguistique. La position de langue dominée serait un motif pour que le wolof veuille s'affranchir de la tutelle française dans bien des aspects de son lexique contemporain. L'entreprise de purification peut connaître un succès à la faveur du besoin ressenti par les populations de communiquer en langues nationales dans les différentes émissions, notamment interactives, particulièrement prisées par les auditeurs-locuteurs. Par ailleurs en l'absence d'un wolof standard clairement codifié, d'une tradition de production littéraire, ou de toute autre forme écrite diffusée, d'un enseignement à l'échelle nationale..., les journalistes constituent de fait les voix autorisées et font de la radio un puissant moyen de diffusion et de fixation des vocables qu'ils utilisent et des néologismes qu'ils initient.

Cependant une trop grande tendance à l'hypercorrection lexicale ou syntaxique (style ampoulé, constructions recherchées ou vocables rares, excès de formules rhétoriques, tournures idiosyncrasiques) pourrait nuire à l'efficacité du message médiatisé, et atténuer ainsi le potentiel d'adhésion des auditeurs au modèle proposé. En effet si ce discours doit apparaître comme une langue artificielle, on risque d'observer l'existence de deux usages superposés entre lesquels il n'existe pas de communication.

De plus le choix trop marqué de formes recherchées ou dialectalement identifiées peut amener les locuteurs à préférer des items d'emprunt ou des mots ou expressions wolof plus simples, tirés d'autres variantes, largement en usage ou durablement implantés. Ce qui s'est déjà vérifié dans l'étude du vocabulaire wolof (Dumont, 1973) ; une majorité de locuteurs marquant sa préférence à l'usage pour le mot d'emprunt alors que l'équivalent est bien disponible dans la langue source (cf. *marché/ja*, et ici même dans notre corpus, *minute/simili*). Ceci est naturellement vérifié dans les pratiques liées aux langues véhiculaires, notamment à celles qui connaissent des taux de véhicularité élevés, d'où parfois la préférence pour les termes transparents, syntaxiquement développés, à indice moyen ou élevé de répétition. Car en zone multilingue, qui combine usage plurilingue et véhiculaire, on n'utilise pas toujours la langue avec le souci constant d'être soigné, élégant, mais juste pour se faire comprendre, et entendre autrui. L'opacité du signifiant peut être rejetée au profit de l'adoption de formes d'emprunt ou de formes issues de l'interlangue.

## Perspectives

Forces de novation et forces de conservation traversent donc cette langue qui tend vers un équilibre instable constitutif de sa réalité présente. C'est en ce sens qu'on peut admettre le caractère polynomique du wolof. On ne constate pas l'émergence spontanée de variété prestigieuse parmi les six citées plus haut. Si l'on part du principe que la tendance centrifuge de la langue peut parfois s'opposer à une tendance spontanée à la normalisation, on peut en déduire que les variétés dialectales joueraient donc en sens contraire des efforts de standardisation (Bavoux, 2002), dans la mesure où elles sont toutes aussi présentes et également valorisées et non hiérarchisées comme nous le rappelions plus haut<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> A la diversité des formes, s'ajoute le phénomène du discours mixte. Cette diversité s'expliquerait entre autres faits par un ensemble de circonstances, économiques, sociologiques, comme la mobilité géographique et professionnelle consécutive à l'urbanisation et aux effets climatiques, les effets de convergence ethnique, les

C'est pourquoi, au-delà d'une structuration légitime du technolècte des médias (créer les termes dont on a besoin pour son métier), il convient de rappeler que la régulation de la langue d'un point de vue lexical ne saurait être l'apanage des journalistes. Il faut préciser à présent à qui doit revenir la charge de « mettre de l'ordre » dans la terminologie de la langue perçue au sens large, secteur par secteur, pour s'assurer de la rigueur, de la précision, de l'utilité des choix terminologiques ; ceci d'un point de vue interne à la langue. D'un point de vue externe, il faudrait s'assurer de l'adhésion des auditeurs-locuteurs, à qui s'adresse d'abord le message. En effet un néologisme n'existe réellement que s'il entre dans un certain usage qui ne saurait se réduire à une communication unique entre l'auteur du mot créé et tous ceux qui viendront à prendre connaissance de cette production. Il faut encore qu'il soit reçu par un certain nombre d'interlocuteurs qui, à leur tour, le feront entrer dans leurs moyens d'expression (Guilbert, 1975 : 42). Car la créativité linguistique est essentiellement la norme du locuteur en tant que producteur d'énoncé ; celle-ci est différente de la norme de l'interlocuteur qui interprète l'énoncé du locuteur et qui relève les « déviations » qui peuvent s'y glisser en formulant un jugement d'acceptabilité. D'où la distinction entre deux instances dans la création du néologisme : celle de la production et celle de la réception par les destinataires et de l'entrée véritable en langue.

En abordant dans cet article les aspects liés à la prise en charge du discours formel par les journalistes, donc à la production, nous avons laissé en suspens des questions sociolinguistiques fondamentales que soulève l'avènement des médias audiovisuels indépendants au Sénégal et dans la plupart des Etats d'Afrique francophone. Nous envisageons d'étudier ultérieurement le volet réception dans une approche plus spécifiquement épilinguistique afin de mesurer l'effet « feed back » de cette action terminologique à l'initiative des « diffuseurs de paroles » modernes au Sénégal.

## Bibliographie

- BAVOUX C., 2002, *Langue et développement*, Bulletin publié par l'Institut d'Etudes Créoles et Francophones, Université de Provence, pp. 3-4.
- CHANSOU M., GOUADEC D., GUESPIN L. (dirs), 1997, *La mesure des mots Cinq études d'implantation terminologique*, Presses Universitaires de Rouen.
- DIOUF J.- L., 2003, *Dictionnaire wolof : wolof français/ français wolof*, Institute for Study of Languages and Cultures of Asia and Africa (ILCAA), Tokyo University of Foreign Studies.
- DREYFUS M., JUILLARD C., 2001, « Le jeu de l'alternance dans la vie quotidienne des jeunes scolarisés à Dakar et à Ziguinchor (Sénégal) », *Cahiers d'Etudes africaines*, 163-164, XL1- 1-3-4, pp. 667-696.
- DREYFUS M., JUILLARD C., 2005, *Le plurilinguisme au Sénégal : Langues et identités en devenir*, Paris, Editions Karthala, 348 p.
- DUMONT P., 1973, *Les emprunts du wolof au français*, Dakar, CLAD.
- FAL A. et al., 1990, *Dictionnaire wolof français suivi d'un index français-wolof*, Paris, Karthala.
- FAYE P., 2003, *Fréquence lexicale du français dans le champ discursif en langues nationales, la presse orale. Exemples du sérère et du wolof*, mémoire de Maîtrise de Lettres Modernes, Dakar, FLSH-UCAD.

---

inter mariages et l'usage intense du véhiculaire plus que des grégaires. Cette dynamique de la diversité et de l'unité autour de et dans la langue wolof, autorise aujourd'hui à la définir comme langue polynomique ou « ensemble de pratiques langagières dont le mouvement échappe à l'encadrement normatif et aux hiérarchisations internes ».

- FISHMAN J., 1971, *Sociolinguistique*, Paris, Labor Nathan.
- GAUDIN F., ASSAL L. (éds), 1991, *Terminologie et sociolinguistique, Cahiers de Linguistique Sociale*, n° 18, Université de Rouen.
- GILES H *et al.*, 1979, « Accommodation Theory : Optimal Level of Convergence », *Language and Social Psychology*, Oxford, Basic Blackwell, pp. 45-66.
- GUESPIN L., 1990, « Travailler dans sa langue », *La Pensée*, n° 278, pp. 19-27.
- GUESPIN L., 1991, « Concevoir, informer, produire en langue nationale », *Actes de lecture*, n°36, déc. 1991, pp. 8-94.
- GUILBERT L., PEYTARD J. (dirs.), 1973, *Les vocabulaires techniques et scientifiques, Langue Française* n° 17.
- GUILBERT L. (dir.), 1974, *La néologie lexicale, langages*, n° 36, Larousse.
- GUILBERT L., 1975, *La créativité lexicale*, Paris, Larousse Université.
- KEBE A. B., 2007, « Les enjeux linguistiques et sociolinguistiques de l'émergence des radios privées au Sénégal », *Revue africaine*, n° 2, Paris, L'Harmattan, pp. 83-93.
- LENOBLE-BART A., TUDESQ A.-J., 2008, *Pour connaître les médias d'Afrique subsaharienne*, Paris, Karthala.
- LOUM N., 2003, *Les médias et l'Etat au Sénégal : L'impossible autonomie*, Paris, L'Harmattan.
- MARCELLESI J.-B., 1990, « Polynomie, variation et norme », *Congrès sur les langues polynomiques*, Corte, PULA 3/4, pp. 331-336.
- Médi@ction n° 27 -Juillet-septembre 2001, « *Les langues nationales dans la presse : La renaissance à travers les ondes* ». Disponible sur Internet : <http://www.panos-ao.org/ipao/spip.php?article2879> (consulté le 15. 11. 2009).
- NDAO P. A., 1990, « Fonctions du langage et discours mixte ; remarques sur l'alternance », *Plurilinguismes*, n° 2, Revue du CERPL, Université René Descartes, pp. 67-92.
- NDAO P. A., 1996, *Contact de langues au Sénégal, étude du code switching wolof/ français en milieu urbain : approches linguistique, sociolinguistique et pragmatique*, Thèse d'Etat, Université de Dakar, UCAD.
- NJIE C. M., 1982, *Description syntaxique du wolof de Gambie*, Paris, Les Nouvelles Editions Africaines.
- SABLAYROLLES J.-F. (éd.), 2003, *L'innovation lexicale*, Paris, Champion.
- SAUVAGEOT S., 1965, *Description synchronique d'un dialecte wolof : le parler du Dyolof*, Dakar, Mémoires de l'IFAN, n° 73.
- SYLLA A., 1994, *La philosophie morale des Wolof*, Dakar, IFAN.
- THIAM N., 1990, « Nouveaux modèles de parlers et processus identitaires en milieu urbain : le cas de Dakar », *Des Langues et des Villes*, Paris, Didier Erudition, pp. 495-510.
- THIAM N., 1994, « la variation sociolinguistique du code mixte wolof-français à Dakar, une première approche », *Langage et Société* n° 66, pp. 11-34.
- TUDESQ J. A., 2003, *L'Afrique parle, l'Afrique écoute : Les radios en Afrique subsaharienne*, Paris, Karthala.

# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction :** Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

**Conseiller scientifique :** Jean-Baptiste Marcellesi.

**Rédacteur en chef :** Clara Mortamet.

**Comité scientifique :** Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro :** Anne-Caroline Fiévet (Université René Descartes, Paris V), Annie Lenoble-Bart (IUT Michel de Montaigne, Bordeaux III), Carole de Féral (Université de Nice-Sophia Antipolis), Caroline Juilliard (Université René Descartes, Paris V), Didier de Robillard (Université François Rabelais, Tours), Isabelle Pierozak (Université François Rabelais, Tours), Jacky Simonin (Université de La Réunion), Michael Rinn (Université de Bretagne Occidentale, Brest), Pierre Fandio (Université de Buéa), Valentin Feussi (Université de Douala).